

Décalcomanie

Benoit Virole

Monsieur,

Sans doute, serez vous étonné de recevoir cette lettre confiée à la case de l'hôpital psychiatrique de Perray-Vauchuse et venant de l'un de ses malades internés ? N'ayez nul crainte je ne vous veux aucun mal. Je vous écris car j'ai lu avec attention le livre que vous avez écrit sur *La signification psychique des tatouages* et me sens dans l'obligation morale d'y apporter une modeste contribution au cas où envisageriez une nouvelle édition. Sachez, monsieur, que du plus loin, où remontent mes souvenirs, j'ai aimé écrire sur ma peau. Enfant, je volais les fards de ma mère et dessinais au rouge à lèvres des volcans en éruption sur la blancheur de mon ventre. Mes bras étaient couverts des décalcomanies vendues avec les friandises. Pendant les cours au collège, j'écrivais au feutre des sigles aux significations occultes sur la paume de ma main. Un jour, je fus surpris par un enseignant et durement puni. Il pensait que je trichais en inventant un code secret pour les interrogations écrites. Plus tard, j'ai adoré ces tatouages amovibles que l'on gardait quelques mois avant d'en changer au gré de mes désirs. Beaucoup m'ont procuré une intense satisfaction

Décalcomanie

mais je savais qu'ils étaient des succédanés du tatouage véritable que ma peau attendait. J'ai attendu longtemps afin que le désir s'aiguise. Un jour, devenu adulte et étant au seuil de ma vie professionnelle, j'ai pris le train pour Amsterdam. Là-bas, exerçait un célèbre tatoueur possédant la technique ancestrale du *Bokashi*. Cet art, secret, difficile, permet de donner au motif tatoué d'extraordinaires dégradés de couleur grâce à un jeu de vingt-sept aiguilles différentes. On venait voir ce tatoueur du monde entier. J'ai dû attendre plusieurs mois avant d'avoir un rendez-vous. Il se nommait Hammer. C'est un petit homme tout chauve au crâne orné de frises bleutées et aux bras décorés de dessins maoris. Pour accéder à sa boutique, il fallait descendre dans un entresol glacial et humide. Dehors, il pleuvait et j'étais trempé. La pièce où l'on me fit attendre était sombre mais un poêle allumé la réchauffait. On voyait les braises rouges rougeoyer dans la pénombre. Au mur étaient collées des photos de tatouages placés aux endroits les plus invraisemblables du corps humain. Des seins ciselés comme des coupes antiques et des pénis décorés de lianes et lauriers. Des visages aussi entièrement couverts de points, de lignes et de figures géométriques. Sur une cloison était posé un panneau avec des reproductions de motifs. Je n'avais pas d'idées préconçues sur son choix. Par contre, je le voulais placé sur le côté gauche de ma poitrine, à l'endroit du cœur. Il devait être d'une taille imposante mais disposé de telle façon qu'il ne puisse pas être vu même avec un tee-shirt ras du cou. Je voulais une œuvre privée, non une exhibition.

*

Quelques années auparavant je m'étais fait faire à Paris, dans le quartier des Halles, un tatouage de faible dimension, mais apparent. Je l'avais fait enlever au bout de quelques mois. Il

Décalcomanie

me paraissait étranger, un simulacre, un fétiche imposé par les conventions de la mode. J'en étais insatisfait. Contrairement à ce que vous affirmez dans votre ouvrage, par ailleurs remarquablement documenté, un tatouage n'est pas destiné, par essence, à être vu. C'est une signature privée. Une affaire entre soi et soi. J'attendis devant ce poêle pendant bien une demi-heure puis Hammer vint me chercher et me conduisit dans la pièce aux tatouages. Des instruments nickelés traînaient un peu partout mélangés à des cotons usagés dans des coupoles de métal. Une vague odeur d'encens emplissait la pièce et une lumière tamisée descendait d'une lampe recouverte d'un tissu oriental. On se serait cru dans la chambre d'un spirite voulant impressionner son client par une mise en scène étudiée. Dans un français parfait, sans la moindre intonation étrangère, Hammer me demanda si j'avais choisi le dessin et son emplacement sur mon corps. Je dénudai ma poitrine et dessinai un vaste cercle autour du cœur.

- Là, dis-je, mais faites attention à ce qu'il ne puisse être vu, sauf quand je suis nu.

Il hocha la tête d'un air entendu et s'affairait au près de ses lancettes.

- Et pour le motif, me demanda-t-il en me tendant un classeur contenant des pochettes plastiques où étaient glissées des reproductions de tatouages, avez-vous fait votre choix ?

Je parcourais attentivement le classeur, page après page. Des visages de femmes aux yeux clos et à la chevelure luxuriante alternaient avec des dragons aux écailles d'or, des symboles ésotériques et des aigles aux ailes déployées. Parfois, l'un des motifs retenait mon regard mais mon bras tournait la page comme s'il était mû par une préconception de la figure attendue. La der-

Décalcomanie

nière page du classeur était tournée. Hammer me le repris des mains et dans un soupir me dit :

- c'est tout ce que je peux vous proposer, je suis désolé ». Il se préparait à mettre fin à ma visite lorsqu'il se ravisa et se tournant vers moi, il me demanda avec un étrange sourire : à moins que vous désiriez celui-ci :

et brusquement il me découvrit sa poitrine. Sur son torse d'une blancheur anormale, comme s'il n'avait jamais pu brunir à l'air, était tatouée la face d'un chat énorme dont les yeux semblaient vivre au milieu d'une crinière de feu. Les dégradés de couleur étaient extraordinaires. Les noirs, les rouges, les ocres et les fauves se succédaient dans des nuances subtiles qui donnaient à la face du chat une expression à la fois cruelle et suave. J'étais hypnotisé par le tatouage et ne pouvais le quitter des yeux. Oui, c'était lui, je le voulais et aucun autre. À cet instant précis, je désirais du plus profond de mon être sentir pénétrer sur ma peau la lancette du tatoueur.

- Je vois qu'il vous intéresse, dit Hammer d'un voix sentencieuse. Et bien, si vous le souhaitez, je peux le réaliser mais il est bon que vous sachiez que c'est là un choix pour la vie. Ce n'est pas le genre de tatouage que l'on peut annuler lorsqu'on n'en a plus envie et que l'on veut changer de peau. Même avec les nouvelles techniques au laser. Comprenez-moi bien, c'est une œuvre spéciale, vraiment spéciale, à tous les sens du terme. Elle demande un engagement de vie. Mais vous n'aurez pas à le regretter, croyez-moi, il porte chance !

*

Quand je suis revenu du Paris, j'avais un mal de chien et ma poitrine brûlait comme si elle avait on l'avait recouvert de poix

fondue. L'œuvre était grandiose. J'ai passé des heures devant ma glace à la contempler. Le chat était plus beau encore que celui tatoué sur Hammer. Le brun de ma peau faisait ressortir l'ocre et un des yeux du félin se confondait avec le téton de mon sein. J'étais le plus heureux des hommes. Quelques semaines après le voyage à Amsterdam, j'étais embauché dans la société *Novanet*. Ma formation universitaire en lettres classiques m'avait conduit à une impasse et je venais de faire une reconversion en informatique où j'avais appris en deux ans les bases minimales de la programmation. Nous étions en pleine bulle Internet et les *start up* naissaient un peu partout dans une euphorie généralisée. *Novanet* avait été une des premières entreprises françaises à développer des produits de commerce en ligne et son chiffre d'affaires était en pleine ascension. Beaucoup d'ingénieurs se pressaient à sa porte. Objectivement, je n'avais guère de chance d'être recruté. Ma reconversion était récente, mon diplôme modeste et je n'avais aucune recommandation particulière. Pourtant, ma candidature fut retenue, sans doute cherchaient-ils des profils atypiques ? Le travail me plut et très vite, j'ai grimpé les échelons de la société.

Il faut dire qu'à ce moment là, tout allait à une vitesse foudroyante. Les commandes affluaient et nous étions en phase de croissance permanente. Nous programmions à l'époque dans un langage standard pour le Web et nous étions souvent confrontés à des problèmes de charge en mémoire. Nous étions obligés de fractionner notre produit en toutes sortes de petits programmes que l'utilisateur devait télécharger sur son ordinateur. Cela prenait du temps et beaucoup d'utilisateurs pressés se déconnectaient avant la fin du téléchargement. À cette époque historique du développement d'Internet nous n'avions pas les formidables débits de communication que nous avons aujourd'hui. Bref, notre produit souffrait d'un défaut structurel. Toutes les équipes de

Décalcomanie

développement travaillaient dessus mais nous étions limités par l'état des technologies.

C'est alors, qu'une nuit, je fis un rêve. Je marchais dans les rues d'Amsterdam. Autour de moi, tout était d'une beauté surprenante. Les péniches étaient devenues des palais flottants d'où émanaient des parfums orientaux. Les maisons étaient couvertes de blasons d'or et aux fenêtres ouvertes des femmes d'une beauté stupéfiante m'envoyaient des baisers. J'entrai sous une porte cochère donnant sur une petite place carrée aux pavés luisants. Au centre de la place, Hammer était assis devant une femme entièrement nue et il lui tatouait sur le ventre une figure étrange dans un rouge sang. La femme était au comble de la jouissance et haletait doucement. Je me penchais vers le ventre de la femme pour mieux voir. Le motif représentait un serpent aux écailles sanglantes qui se mordait la queue. Ce rêve eut une influence durable pendant les jours qui suivirent. Je découvris alors qu'il était possible d'utiliser des fonctions de récursivité pour alléger les programmes et accélérer leur téléchargement. Comment vous expliquer ? On pourrait dire d'une certaine façon, en faisant en sorte qu'une fonction s'applique à elle-même, comme un serpent qui se mord la queue. Cette modification inspirée par le rêve marcha du tonnerre de Dieu, si je puis dire. Bien avant d'être complètement testé, notre produit utilisant le récursivité que j'avais imaginé devint en quelques semaines le leader du marché. J'obtins la direction du développement. La société augmenta son capital et je pris des parts importantes devenant l'un des trois actionnaires majoritaires.

*

C'était une époque folle. Je dormais cinq heures par nuit et gérais une dizaine de projets simultanément. En fin de journée, vers

neuf heures, je quittais Novanet après mes derniers rendez-vous et allais dans une boîte de nuit où j'avais mes habitudes. Je sortais avec des filles superbes que mon train de vie attirait. Il faut dire que je venais d'acheter un loft dont les baies vitrées donnaient sur le canal Saint-Martin et où les murs étaient couverts de toiles contemporaines achetées au prix fort. Tard dans la nuit, la main de la fille couchée auprès de moi caressait souvent la crinière fauve du chat... L'action de *Novanet* continuait à grimper de façon vertigineuse. Certains quittèrent la société empochant leurs parts. Je décidais de rester et de continuer l'aventure. Bien m'en pris, car au moment de l'éclatement de la bulle Internet et de l'effondrement du second marché, l'action continua à monter. J'étais resté l'un des trois actionnaires et mon capital devenait des plus conséquent. À ce moment, une opportunité de rachat s'est présentée. Une société américaine *Worldsoft* basée à Boston nous a proposé une fusion commerciale nous permettant de mettre pied sur le marché américain en échange d'un transfert de technologies. Whiteman, le directeur de *Worldsoft*, visait juste. Nous étions en avance de plusieurs années sur le plan logiciel et ils risquaient de perdre de l'argent en les développant eux-mêmes. Nous passâmes plusieurs semaines à préparer le contrat que nous devions signer à Boston à la fin du mois de Juillet. Deux réunions furent prévues. L'une pour la signature du contrat et l'autre pour la présentation de la nouvelle société, du nouveau logo et de la charte graphique. Entre les deux, Whiteman me proposa de passer deux jours dans sa maison au bord de mer à Cape Cod. Il m'envoya par mail des photos de sa maison où il était en maillot de bain devant sa piscine, un verre à la main. Je ne sais pourquoi mais la vue de cette photo me décida à me faire retirer mon tatouage. Il me pesait. J'avais le sentiment d'une marque devenue incongrue avec mon nouveau statut de co-directeur d'une société internationale. Je me voyais sous les traces de Bill Gates créant des sociétés nouvelles et remportant

Décalcomanie

marché sur marché. Ce tatouage devenait encombrant, comme une marque infantile dont j'étais honteux. J'ai décidé de me le faire enlever.

*

La semaine précédant mon départ à Boston, je fis un saut de puce à Amsterdam et me rendit dans la rue de Hammer. Je n'ai jamais pu retrouver sa boutique. Plus étonnant, le lieu avait même changé comme si jamais le tatoueur Hammer n'avait exercé ici. Je reconnus la péniche accostée en face de l'entrée, mais l'escalier descendant à l'entresol n'était plus là remplacé par une porte cochère. Je rentrais dans un web bar et voulut aller sur son site. Je tombai sur une page d'erreur. Je n'avais d'autre choix que de m'adresser à un autre tatoueur qui hésita longtemps devant la difficulté. Il touchait délicatement mon tatouage avec un air émerveillé et me questionna longtemps sur son origine. Il ignorait tout de Hammer et voulut faire un calque du motif. Pressé, je refusais et lui demandais d'aller vite. Il brancha son stylet laser, me désinfecta longuement la poitrine et commença son travail. Jamais, je n'ai pensé que l'on pouvait souffrir autant. Je pris des antalgiques et des calmants mais rien n'y fit. J'avais l'impression que ma poitrine explosait et devenait une plaie béante. Enfin, il arrêta. À la place du chat, une tâche rougeâtre d'une dizaine de centimètres carrés couvrait ma poitrine. Le tatoueur n'en revenait pas. Jamais il n'avait vu un tatouage aussi résistant.

*

Le lendemain, à peine cicatrisé, je prenais l'avion pour Boston. Ce fut des jours horribles. Je ne pouvais dormir car la douleur

Décalcomanie

ne me quittait pas. La signature eut lieu comme prévu et Whiteman m'emmena le lendemain à Cape Cod. Sa maison était à l'extrémité de la pointe et donnait sur l'océan. À l'entrée de la ville, une grande carte de Cape Cod était érigée au bord de la route. J'ai eu là ma première hallucination visuelle. La forme de la presqu'île devenait une griffe gigantesque plantée dans l'Atlantique. Pendant deux jours, je m'isolais prétextant une grande fatigue et évitais la piscine. Whiteman commençait à s'inquiéter de me voir dans cet état. Il fit venir un médecin. Je refusai de le voir. Ma poitrine était infectée et me brûlait de toute part. Pendant une nuit entière, je délirais. J'étais écorché vif. Des stries de lumières aveuglantes me traversaient la tête en tous sens. Je finis une bouteille de scotch jusqu'à la dernière goutte. Vers midi, la femme de Whiteman me réveilla. La réunion de présentation de la société avait lieu en fin de journée. J'avais juste le temps de prendre un taxi pour la banlieue de Boston. En me rasant, je ne me suis pas reconnu. Mon visage me paraissait étranger. Je n'étais plus moi. Je pris plusieurs valium. Lorsque nous pénétrâmes dans l'immeuble, la réunion était déjà commencée depuis plus d'une heure. La salle était pleine de monde et au fond une table couverte de petits fours était dressée. Tout le monde était debout écoutant Whiteman. Il se tenait près de l'écran où défilaient les diapositives illustrant son *speech*. Les graphiques se succédaient aux graphiques, les prévisions aux prévisions... Tout le monde applaudissait. J'étais assis au fond de la salle évitant les coups d'œil furtifs de mes collègues. Après un tonnerre d'applaudissements concluant l'annonce de la création de *Lynx*, la nouvelle société franco-américaine. Il claqua des doigts pour demander la diapositive suivante et fit apparaître son logo pour la première fois... Sur l'écran, le chat du tatoueur d'Amsterdam me regardait fixement.

*

Décalcomanie

C'est à ce moment, monsieur, que la folie s'est emparée de mon esprit et m'a conduit en ce lieu, et asile si bien nommé, où je me suis retiré volontairement. Seul cet hôpital aux arbres exotiques et aux cèdres centenaires me protège de la vengeance du diable. Aussi, je suis sûr que vous aurez à cœur, monsieur, lors d'une nouvelle édition de votre ouvrage - ce qui ne saurait tarder - d'y insérer ce témoignage, en vous demandant de maintenir, il va de soi l'anonymat absolu qui est de rigueur en ces circonstances, je vous prie de recevoir l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Jacques Heart
Pavillon des Cèdres
Hôpital psychiatrique de Perray Vaucluse
